

FRANÇOIS GARDE

—

À PERTE DE VUE LA MER GELÉE



Paulsen

Photographie de couverture : © Evguenia Arbugaeva (pour le paysage).
Conception graphique : Éléonore Gerbier

© Éditions Paulsen – Paris, 2021
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

FRANÇOIS GARDE

À PERTE DE VUE
LA MER GELÉE



Paulsen

AVANT-PROPOS

Vers 325 avant Jésus-Christ, Pythéas partit de Marseille pour une expédition en Atlantique nord. Il y découvrit une île inconnue au-delà de la Grande-Bretagne, et fut le premier à rapporter que la mer pouvait geler.

À son retour, il consigna ses travaux scientifiques en astronomie, géographie et océanographie dans un traité, *De l'océan*, qui fut abondamment commenté et copié pendant toute l'Antiquité.

Nous ne savons rien de Pythéas. Aucune page de son texte ne nous est parvenue, hormis quelques douteuses citations de seconde ou troisième main. La plupart des commentateurs et critiques grecs ou romains le traitaient d'affabulateur, voire de menteur. La mer gelée ? Quelle galéjade ! Son nom tomba dans l'oubli.

Lorsque Jean Cabot, Willem Barentsz, Vitus Bering ou Jacques Cartier gagnèrent les hautes latitudes, ils rencontrèrent les mêmes paysages. Tous les explorateurs polaires ont confirmé ses découvertes. Le temps de sa réhabilitation était arrivé. Au XIX^e siècle, Marseille alors au faîte de sa puissance

le réinventait dans une vision romantique, pour attester de son ancienneté et fonder ses ambitions.

Nous ne savons rien de Pythéas, sinon qu'il s'aventura au-delà du monde connu. Certes, les Barbares du nord de l'Europe avaient une connaissance empirique des terres et mers autour d'eux, transmise par tradition orale. Si une tempête ou une avarie les portait plus loin que d'habitude, ils n'avaient qu'un seul désir, rentrer à la maison. Pythéas, lui, a pour projet d'aller délibérément au-delà de tous les repères, aux extrémités de ce septentrion mystérieux qu'aucun homme n'a jamais vu. La découverte constitue le moteur, le principe même de son voyage – quel que soit l'objet, par définition indéfinissable, à découvrir. Il part pour explorer. Il est le premier explorateur polaire.

Nous ne savons rien de Pythéas. Mille questions se posent. Quel âge avait-il ? Où est-il allé ? Sur quel navire ? Que contenait son traité ? Les exégètes reviennent bredouilles avec pour tout butin quelques éléments épars, tronqués, peut-être fautifs. Les érudits tentent de reconstituer le puzzle, mais bien trop de pièces manquent. Si cette ignorance à peu près complète est un obstacle infranchissable pour le biographe, elle donne à l'écrivain ou au poète la liberté dont il a besoin. Rassembler le peu d'informations ayant par hasard traversé les siècles et combler tous les vides pour ressusciter un destin...

J'ai grandi à Aix-en-Provence, sinon dans des paysages inchangés depuis Pythéas, du moins dans les mêmes reliefs et la même lumière. Enfant, je me suis baigné dans la même

mer : sur les rives de l'océan, je m'étonne toujours du balancement des marées. Lorsque j'avais trois ans, mes parents m'ont emmené pour un grand voyage en voiture et sous la tente jusqu'au cap Nord. Je ne me souviens de rien, mais des photographies me montrent sur une lande d'herbe rase et de cailloux jouant à côté d'un troupeau de rennes. Bien plus tard, les hasards de la vie m'ont fait m'intéresser aux pôles, et m'ont amené pour de brefs séjours dans leurs avant-postes. À mon tour j'ai succombé aux charmes des extrémités du monde. Les deux cercles polaires sont devenus mes compagnons de route. Je suis un enfant de Pythéas.

Son émerveillement et le mien, malgré les siècles qui nous séparent, puisent à la même source : l'éclat sans douceur de la Méditerranée écrasée de soleil. Et maintenant, dans le deuil de l'enfance, son contraire absolu.

Je veux dire après lui la palette de couleurs des terres et des mers polaires, pauvre en soi et riche d'infinies variations ; le craquement sans cesse renouvelé des glaces, myriades d'infimes brisures ou catastrophes soudaines ; la variété des registres du vent, qui feule, hurle, chante, murmure, tourbillonne, grince, geint et jamais ne se tait ; l'eau sous toutes ses formes, neige, brouillard, iceberg, écume, ruisselets, banquise, nuages, vagues furieuses, gouttelettes en suspension ; l'épreuve permanente du froid et de l'humidité ; l'explosion de la vie lors de brefs printemps ; le sentiment étrange d'être au désert, dans un espace qui n'est pas fait pour l'homme... Je veux dire la mémoire des héros qui s'y sont aventurés après lui et dont beaucoup ne revinrent pas. Je veux dire la gloire surabondante du soleil, qu'il a vue, et l'immobilité impérieuse qui fige toute chose et toute vie, qu'il a devinée.

Première partie

UN ENFANT DE MASSALIA

1

Au matin, le ciel est inconsistant, laiteux. L'air froid, vivifiant, distille une légèreté soyeuse. L'océan, apaisé des vagues sèches de la veille, est parcouru d'une longue houle calme qui évoque la respiration d'un géant endormi sous les flots. Dans le lointain, quelques points noirs volettent au ras de l'eau. Un couple de migrateurs raye le zénith. Une légère brise permet d'avancer tribord amures, doucement vers le nord.

Les marins constatent avec étonnement le silence. Les mille bruits qui accompagnent d'ordinaire la progression du navire – souffle du vent, rumeur des cordages et des gréements, craquements de la coque, légers effleurements issus on ne sait d'où, piailllements d'oiseaux... – ont disparu. Spontanément et sans se concerter, ils renoncent aux cris, aux chants, aux appels, aux invectives qui leur rappellent qu'ils forment un groupe et qu'ils ont besoin les uns des autres. Les ordres sont murmurés, une seule fois.

Tous ont conscience d'avoir pénétré un monde inconnu. En chuchotant, le plus expérimenté des anciens répond au mousse qu'il n'a jamais vu pareil spectacle : l'océan tout entier semble épuisé, à bout de forces. Quelles limites ont-ils donc franchies ?

Cinq jours plus tôt, ils ont été témoins d'une fantasmagorie sans précédent. Au cœur de la nuit, des lueurs se sont allumées dans la moitié du ciel, révélant d'immenses draperies vertes et bleues. Animées d'un lent mouvement, elles ont tournoyé, ondulé, se sont fondues les unes dans les autres, ont mêlé leurs teintes et leurs nuances jusqu'à disparaître aussi progressivement qu'elles étaient apparues.

Et ce froid ! En ces journées de fin d'été, quand la chaleur devrait partout accabler les plantes et assoiffer bêtes et hommes, les marins ont beau remettre bonnet, mitaines et tous leurs vêtements, ils sont insuffisamment protégés. Tous ressentent ses piqûres sur leurs joues et ses morsures dans tous leurs membres.

Lorsque le soleil atteint le point le plus haut de son parcours, ils commencent à distinguer une bande blanc-bleu : non pas une terre ou une île, mais comme un très fin nuage qui serait venu se poser loin devant leur étrave. Le dos d'un énorme animal marin s'arrondit non loin, et un jet de vapeur s'élance à la verticale. La brise faiblit, à peine suffisante pour ne pas déventer. Le long de la coque défilent d'étranges fleurs blanches translucides.

Le capitaine fait affaler les voiles. Quelques instants plus tard, plus rien ne bouge. Ni vent, ni courant, ni houle. Le navire semble aussi immobile qu'amarré à un quai, sans gîte ni erre. Pourtant sur ses flancs la substance même de la mer se modifie. L'eau, cet élément familier dont les propriétés et les colères sont connues, devient grumeleuse. Des filaments, des débris de glaçons apparaissent à sa surface, de plus en plus nombreux, et s'écartent paresseusement pour se rejoindre à la poupe, avec la douceur d'un champ de blé dont les épis se redressent

inchangés après le passage d'un humain. En quelques instants, ils s'agglomèrent, s'épaississent, forment une bouillie visqueuse.

Du gaillard d'avant, on distingue maintenant une étendue infinie, non pas blanche de la neige qui l'aurait recouverte, mais blanche par nature, semblant irradier une lumière sans direction. L'eau – verte, bleue, noire, fouettée d'écume, transparente ou en furie, porteuse de tant de promesses –, l'eau salée familière aux marins a disparu. Aucun chenal ne se distingue. Cette plaine aveuglante n'est ni terre ferme ni océan.

Bien sûr certains matelots qui ont un peu bourlingué ont déjà vu des ruisselets saisis par l'hiver en Haute Provence, en Macédoine ou en Asie Mineure. Cette eau douce immobilisée étonne, amuse, mais ne menace ni ne dure. Ce qu'ils contemplent désormais est d'une autre nature. À perte de vue, une étrangeté que nul ne pouvait imaginer et pour laquelle aucun nom n'existe.

Il faut se rendre à l'évidence. Autour du navire, la mer change, devient une bouillie de glace et d'eau, un inquiétant lait caillé mi-solide mi-liquide.

Le capitaine prend conscience du danger. S'il se laisse emprisonner dans cette pâte qui devient de plus en plus épaisse, et lourde, et gluante, elle va se solidifier et l'immobiliser. Un piège est en train de se refermer sous ses yeux, et pour combien de temps ? Il faut faire marche arrière au plus vite, malgré l'absence de vent.

Alors il pousse un cri, plutôt un hurlement, un long feulement rauque d'animal blessé. Les hommes qui semblaient ensorcelés se réveillent.

« Aux rames ! Tout le monde aux rames ! »

Inutile de préciser dans quelle direction, chacun comprend, chacun bondit à son poste. Les rames sortent, se déploient et s'animent en cadence. Devant ce phénomène inexplicable, les marins frappés de stupeur se battent avec l'énergie du désespoir pour reculer, pour s'éloigner de ce sortilège qui se noue sous leurs yeux stupéfaits. Pendant une heure, ils fuient, ils nagent à rebours, insoucieux de toute idée de navigation, simplement pour s'extraire de cette sorcellerie. Lorsqu'un petit clapot se forme sous l'effet d'une brise un peu soutenue, la mer reprend son apparence habituelle, d'un bleu presque noir parcouru d'irisations argentées. Un léger tangage apparaît, et ils peuvent, après avoir mis une bonne distance de sécurité avec cette étrangeté, faire demi-tour et hisser les voiles pour repartir abasourdis, muets, vers le sud.

Vers la chaleur. Vers les risques habituels. Vers le port de départ. Vers les rires des enfants et les visages des femmes. Vers le tombeau de leurs ancêtres et leurs espérances habituelles.

Vers le sud, puisqu'il n'est plus possible de continuer vers le nord.

2

Sors de l'ombre, le Massaliote, et raconte.

Raconte à voix basse, je suis seul à tendre l'oreille. Prends ton temps. Le silence aussi est beau, il nous convient à tous deux, et à ces espaces que le premier tu as vus.

Dis-moi la vérité si tu y consens, ou des mensonges bien ficelés, bien retentissants, si tu préfères. Ce sont les deux faces d'une même piécette avec laquelle je joue. Toi qui as connu la tentation de laisser une trace pour les générations, et l'ivresse et la peur de l'écriture, cette volonté que ta voix porte plus loin, tu me comprends.

Un texte, ce sont des paroles gelées, qui ont perdu leurs ailes et ne bougeront plus. Pour l'éternité, l'épée d'Hector entre dans la gorge de Patrocle. Pour l'éternité, Ulysse crève l'œil unique de Polyphème. Rien de plus approprié que ces paroles figées – les tiennes ou les miennes – pour décrire la mer gelée.

Tu n'as pas d'autre choix que de me faire confiance. Si ce livre est un navire, j'en suis l'armateur et toi le pilote. Toute dispute entre nous entraînerait le naufrage.

Est-ce bien ta voix que je parviens à distinguer, ou seulement l'écho des vagues ?

Je t'en prie, le Massalote, réveille-toi, sors de ton mutisme séculaire ! Je m'incline devant toi, je te supplie, je t'implore. Je te dresserai une statue, je ferai brûler de l'encens à ses pieds et y égorgerai de ma main des offrandes. Ne détourne pas la tête. Ne reste pas indifférent.

J'ai besoin de toi pour raconter ton histoire, et tu as besoin de moi pour renaître à la lumière. Je suis ton scribe et tu es mon otage. Nous naviguerons de conserve. Je parlerai peu pendant notre voyage. À toi les efforts, les doutes, les angoisses, les victoires, les rencontres, la gloire, l'immortalité. À toi les découvertes. À toi les honneurs.

Nul ne sait où repose ta dépouille, sous un olivier solitaire ou au sein des flots. Ton récit est devenu cendres dans l'incendie des bibliothèques. Seuls les sarcasmes de ceux qui t'ont dénigré résonnent encore. Ton legs fut oublié, et presque ton nom.

Permits que je revendique ton héritage et ta trop longue absence. Que mes mots d'aujourd'hui rebondissent sur tes mots perdus !

Oui, faisons ensemble apparaître les falaises acérées dégoulinantes de pluie surgissant du brouillard trop près de la proue ; les vagues tombant avec fracas de tous côtés comme des murs d'eau verte ; le ciel qui s'embrase de nuées rouges, carmin, violettes, orangées ; les animaux des îles froides – ours blancs, morses aux défenses impressionnantes, grands pingouins, phoques argentés aux longues moustaches, bœufs musqués, lièvres blancs, la puissance de ces terres du bout du monde et de cet océan sans limites...

MISE AU POINT

« En 2019, j'ai eu la chance de découvrir dans les réserves d'un monastère catalan un parchemin jusqu'alors négligé. Recopié sans doute au XIII^e siècle ou au début du XIV^e, il reproduisait la traduction latine du Livre premier d'un traité intitulé *De l'océan*. Si le nom de l'auteur n'est pas mentionné, ses nombreux voyages permettent de l'identifier sans hésitation. Nul autre que Pythéas pour commencer ainsi :

Permetis, ô Poséïdon le très puissant, que je parle aux hommes de l'océan sur lequel tu règnes...

L'édition critique de ce texte, l'équivalent antique du *Devisement du Monde* de Marco Polo ou des *Voyages* d'Ibn Battûta, est en cours. J'y ai puisé l'essentiel de ce livre. »

J'aurais aimé adosser mon récit à pareille trouvaille. Mais non. Nous ne saurons jamais rien de la vie de Pythéas. Sa famille et son milieu, son enfance, sa formation, son métier, les motifs et la durée de ses voyages, la date et les circonstances de sa mort resteront toujours inconnus.

Écrire une biographie de Pythéas avec les seuls éléments avérés tiendrait sur une demi-page. Il était originaire de Massalia, a effectué un voyage vers le nord – peut-être deux – et fait partie de l'ambassade

auprès d'Alexandre, sans qu'on sache avec quelles fonctions, ni a fortiori s'il l'a effectivement rencontré. Il a écrit un traité sur l'océan, mentionné l'île de Thulé, la mer gelée, les jours sans nuit. De son second voyage – ou du premier ? – il a rapporté une substance qui était peut-être de l'ambre. Et c'est tout.

Quel champ libre pour l'imagination ! Pour naviguer à sa suite, mais sur le papier...

Les historiens, qui parfois se disputent entre eux, nous informent de l'organisation politique et économique de Massalia, des rivalités entre les puissances, des flux commerciaux, des mentalités et des savoirs au temps de Pythéas.

J'ai tenu compte de l'état des connaissances pour effectuer des choix. Pour le reste, j'ai tenté d'être vraisemblable. Et si quelque érudit repère une erreur – dans les technologies, les mœurs ou sur la carte –, qu'importe. Ma restitution avec des fautes, comme un vase antique avec des retouches, vaut mieux que le silence.

Plus convaincante que bien des sources écrites, cette voix lointaine qui pendant des mois murmurait à mon oreille...

Les toponymes n'ont cessé de se modifier dans l'Histoire. Pour éviter les noms contemporains, porteurs d'anachronismes, j'ai mêlé les noms antiques, lorsqu'ils faisaient sens ou pour le plaisir énigmatique de leurs sonorités, et des noms forgés pour la circonstance.

Tous les épisodes de ce récit viennent donner du corps à ce qui a pu être le parcours de Pythéas. Seuls son lointain prédécesseur Euthymènes et évidemment Alexandre le Grand ont réellement existé. Tous les personnages secondaires – Critias l'aîné et Critias le jeune, Anaximène, Eudoxia, Prodicos de Milet, Kaspers, Beodulf, Thrasyalcès le Gueulard, Cyriaque d'Antipolis, Archélaos, Agnodice... – sont inventés.

Les noms grecs des personnages masculins sont empruntés à des philosophes présocratiques. Agnodice, personnage peut-être légendaire, aurait été à Athènes la première femme à exercer comme médecin-gynécologue, travestie en homme d'abord, puis après avoir été accusée par les maris de séduire ses patientes, à visage découvert...

Aux Marseillais désormais de reprendre le flambeau et d'honorer comme il se doit leur illustre et méconnu compatriote.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	11
Première partie	
Un enfant de Massalia	15
Deuxième partie	
Ultima Thulé	75
Troisième partie	
La gloire, l'oubli et autres vanités.....	147

FRANÇOIS GARDE

À PERTE DE VUE LA MER GELÉE

Parti de Marseille pour une expédition vers l'Atlantique Nord, Pythéas découvrit, bien au-delà de la Grande-Bretagne, une île qu'il baptisa Thulé et fut le premier à rapporter que la mer pouvait geler. À son retour, il consigna ses travaux scientifiques en astronomie, géographie et océanographie dans un traité, *De l'océan*, qui fut abondamment commenté et copié pendant toute l'Antiquité. Aucune page de son œuvre n'a survécu. La plupart des commentateurs de l'Antiquité le traitèrent d'affabulateur, voire de menteur. Une mer gelée ? Quelle galéjade ! Son nom tomba dans l'oubli.

Dans cette biographie imaginaire, François Garde réhabilite le marin, l'astronome et le scientifique. Il retrace le destin d'un explorateur au temps d'Alexandre le Grand et interroge le parcours d'un homme dont la vie fut guidée par la curiosité, la persévérance et la volonté de transmettre le savoir.

François Garde s'est lancé dans l'écriture après une longue carrière au sein de l'administration française qui l'a amené à voyager, notamment vers les zones polaires. Ses textes s'en nourrissent. En 2012, il a reçu le Prix Goncourt du premier roman pour *Ce qu'il advint du sauvage blanc* (Gallimard).

19,90 € TTC (prix France)



9 782375 021170

www.editionspaulsen.com